

Yves Peyré

## La voix au-dehors

Le fil de la voix  
tire le jour au jour,  
je deviens.

Habitudes de page,  
vite,  
au plus vite, tourner le dos.

Un soleil en tête  
qui darde  
ses questions, l'absence de réponse,  
la quiétude  
perdue, l'esprit,  
loin de soi, tout près,  
divague.

Un frémissement,  
celui d'un sang trop vieux,  
casser  
le temps du jour,  
inaugurer le partage.

Une voix qui vient, seule,  
un écho,  
un rebond,  
la perte de soi en soi.

Un excès de lumière.

Nulle clarté pour la tête  
qui tourne  
et s'abat lourdement  
dans la poussière  
de ses ciels.

Je songe à hier,  
je suis là.

A côté de moi.

Ce qui m'entrave me tient  
lieu  
de justesse.

L'ordre du jour tressaille.

Loin est le monde  
à dos de pensées blafardes.

S'éteint la peur,  
s'allume en moi le jour.

J'invite l'épars,  
j'offre et disperse, mes mains  
ruissellent  
de ciel.

Un oiseau, un cri,  
la voix  
de Danton frappe la coupole  
du jour,  
la même voix qui revient,  
gorge du monde,  
éclatée, terrassée,  
et sans fin  
la voix sur sa reprise  
avec l'abîme  
du ciel en tête.

L'histoire — l'homme : un sac,  
une apparence,  
un héraut qui tonne,  
la voix claire  
parsème, ma main  
se saisit  
des mots qui volent.

La fraîcheur de maintenant,  
c'est hier,

rouge sang est la couleur du jour,  
le temps du jour  
égaré parmi la vérité de la sciure  
que l'on répand.

Ce qui scintille,  
le fragment d'un feu,  
un discours  
rentré en gorge, vomis  
pour rien,  
sans promesse,  
âpre roulement du tonnerre,  
et s'éloigne  
le nuage printanier.

A côté de moi.

Ce que je suis ne persiste pas,  
se recompose,  
fracas d'une lueur  
à l'orée  
de mon impermanence.

Je parle, voix multiple  
de l'essor,  
l'esprit étourdi s'élançe,  
la page  
est en retard,  
le mot que l'on ne voit pas  
dans le soleil,  
la main l'inscrit et aussitôt  
l'efface.

A la criée. Le cri rince  
le monde  
à grandes flammes.

Le globe tenu  
par une main en retrait  
de la terre  
sur laquelle je marche,  
le dessin anatomique  
en-deçà  
de mon sang qui va.

Je reviens à hier,  
j'avance  
par grandes brassées de déjà.

Une voix  
qui s'éteint tel un chant  
douloureux  
d'oiseau, de soi à l'autre  
passe  
le torrent sanguin des gorges,  
sans une plainte,  
la parole entravée  
poursuit.

Dans les arbres et le vent,  
scintille  
le coq des rêves, sa voix  
trop dite  
revient une fois encore,  
puis meurt.

Je ne suis pas avec moi,  
un homme  
fatigué ne passe pas la frontière,  
il s'arrête  
dans le repos du tombeau,  
un pas de plus  
et c'était demain, mais  
pourquoi demain,  
quel en sera le sens, nul sens,  
pour un homme fatigué  
demain n'existe plus.

Monter sur la tige du jour  
avec les voix  
enfantines qui charment le ciel,  
au plus fort de moi  
je me dessaisis,  
j'entends le cri de Danton s'en remettre  
à l'innocence  
du feuillage, l'écho s'alarme,  
je ne suis  
qu'à perte de vue.

Je me confie  
au retour, au fil gratuit  
de la voix  
qui tranche.

La pensée qui s'évade  
devance  
la plume. Une eau de ciel.  
Au pourtour,  
je redeviens.

Le pas s'allonge,  
la frontière s'estompe, la tendre  
incohérence des temps,  
le jour  
clame l'au-delà du jour,  
je m'éloigne  
avec la voix  
qui passe au-dehors.